

Aombe, Antananarivo, S.M.E., 1 - Michèle FIELLOUX et Jacques LOMBARD éd., *Elevage et Société. Etudes des transformations socio-économiques dans le sud-ouest malgache : l'exemple du couloir d'Antseva*, 1990, 220 p. ; 2 - Emmanuel FAUROUX éd., *Le boeuf et le riz dans la vie économique et sociale sakalava de la vallée de la Maharivo*, 1991, 225 p. ; 3 - Manassé ESOAVELOMANDROSO éd., *Cohésion sociale, modernité, pression démographique. L'exemple du Mahafale*, 1991, 171 p.

Depuis 1985, l'équipe de Recherche associée MRSTD / ORSTOM étudie, à partir de Tuléar, le sud-ouest de Madagascar. Elle vient de publier trois recueils consacrés à des transformations économiques et sociales récentes dans cette région.

Le couloir d'Antseva, au nord de Tuléar, aurait mérité une présentation plus approfondie. C'est sans doute, de tout le Sud-Ouest, la zone la plus peuplée, la plus riche, la plus marquée par les migrations. En moins d'une décennie, dans une période de crise, il a connu des changements profonds. Sur l'élevage a pesé une double menace : celle des voleurs de bocufs, et, dans un tout autre contexte, celle des planteurs de coton. "Le boom du coton de 1982 à 1986" présenté par J.M. Hoerner, s'est manifesté par l'extension sauvage de la culture de l'"or blanc". Ainsi des terres qui appartenaient aux lignages, par une "véritable emprise foncière de la ville sur la campagne", soulignent J. Lombard et J.R. Solo, sont passées aux mains de planteurs, agriculteurs occasionnels, résidants à Tuléar. Avant de subir un échec, le coton a procuré de beaux bénéfices. Apparurent les "millionnaires" (en FMG) du coton, plutôt embarrassés, en fait, de leur fortune. Alors que les boeufs représentent la vraie richesse, que fallait-il faire de cet "argent chaud" et quelque peu maléfique ? Le mieux n'était-il pas de s'en débarrasser ? La thérapie du *bilo* (phénomène de possession), qui entraîne des fêtes coûteuses, et d'autres cérémonies somptuaires, le firent rapidement disparaître. Ainsi, nous démontrent M. Fielloux et J. Lombard dans "La fête de l'argent ou le *bilo* du coton", si l'économie peut se transformer rapidement, les mentalités, elles, résistent au changement.

A la vallée de la Maharivo, qui se trouve au sud de Morondava, est consacré un véritable ouvrage, solidement structuré et bien illustré. Les auteurs se fondent sur la comparaison entre les résultats d'une première étude, faite de 1970 à 1973 sous l'égide de l'ORSTOM, et ceux d'une enquête menée en 1986-1987 lors d'une seconde mission. Certes, ils ne se départissent pas de prudence et nous rappellent que le "court terme ne permet pas d'extrapolations sérieuses". Cependant que de changements en une quinzaine d'années !

Alors que dans sa partie inférieure, la vallée de la Maharivo, bien que "très préservée", ne manque pas de contacts avec l'extérieur, en amont, les habitants — qui gardèrent longtemps la réputation de redoutables voleurs de boeufs —

occupent un "véritable sanctuaire de la société sakalava traditionnelle". Une présentation générale, d'une quarantaine de pages, constitue en fait une première partie dans laquelle l'historien peut trouver une foule d'informations. Les premiers occupants de la vallée, des proto-Betsileo, les Tanandro, furent asservis ou assimilés par des Sakalava, arrivés probablement vers le milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle. La domination merina ne fut que très superficielle, mais la Maharivo constitua un des principaux foyers de résistance à la domination française. Durant la période coloniale, deux innovations furent notables : la culture des pois du Cap, introduite par des Betsileo et des Korao à partir de 1915, celle du maïs, de 1935 à 1939.

Au début des années 1970, l'élevage bovin prédomine encore, mais dans la décennie suivant un triple danger pèse sur lui : la destruction massive de la forêt accompagnée de la raréfaction des pâturages, l'aggravation des vols de bœufs par des bandes armées qui s'appuient sur un réseau de commercialisation efficace, le repli de l'appareil d'Etat. En revanche, progressent la riziculture irriguée et les cultures sur les sols alluvionnaires le long des cours d'eau, les *baiboho*.

Dans les années 70 déjà, le village tendait "à constituer une unité sociale autonome, distincte des lignages" qui le composaient. L'appauvrissement entraîne le déclin des règles cérémonielles — certaines manifestations disparaissent, le nombre de bœufs sacrifiés diminue — ce qui réduit de plus en plus la cohésion interne des lignages. Dans un "réseau touffu d'interrelations", la notion de communauté villageoise l'emporte finalement sur celle de communauté lignagère.

A la fin des années 80, la vallée de la Maharivo est touchée par une crise "sévère" qui met en cause la survie même de la société locale et "profonde", marquée par la présence de nouveaux *mpanarivo* (richards), dont la fortune est fondée essentiellement sur la riziculture.

Les Mahafale — ils sont 200 000 environ — constituent un groupe original, longtemps mal connu, à cause de son enclavement. Ils ont tardivement développé des cultures dans des *vaha* (champs clôturés) pour compléter une nourriture à base de cactées (les *raketa*), de haricots, de fruits et de tubercules sauvages. Aujourd'hui alors que se poursuit, dans toute l'île, la diaspora de leurs clans les plus méridionaux, la transhumance de leurs troupeaux s'est muée en migration vers le Nord.

Dans les années 1980, seuls le Mahafale et l'Androy ignorent le vol massif de bœufs qui touche le reste du Sud-Ouest, souligne M. Esoavelomandroso qui voit dans cette situation la preuve du maintien d'une forte cohésion sociale. La notion de *raza*, terme qui évoque à la fois les ancêtres et le monde des vivants est fondamentale pour les Mahafale. Ces derniers constituent une société qui se veut égalitaire mais où existent cependant pauvres et riches — qui ont, eux, de plus

lourdes obligations — et dans laquelle le *mpisoro* (détenteur du *hazomanga*, le poteau sacrificiel) joue un rôle fondamental. G. Jolson et P. Rabibisoa-Ravoay étudient la signification de ce *hazomanga* et les grandes cérémonies (chants, présentation des reliques, invocations du *mpisoro*) qui l'entourent.

La forêt mahafale, "à la fois sacrée, nourricière..., rempart contre les attaques ennemies" fut respectée jusqu'à la conquête coloniale. Pour les Français, elle constituait l'abri des "insoumis" et des "rebelles". Elle fut, écrit M. Esoavelomandroso, "désacralisée" et comme déchirée par les routes. Les missionnaires, protestants essentiellement, ne furent pas en reste, qui brûlèrent les bosquets et les arbres sacrés. Aujourd'hui enfin, la répression de l'abattage des arbres sans autorisation n'est pratiquement pas appliquée.

S. Pannoux présente le tombeau mahafale et son évolution, du culte du zébu à la représentation du taxi-brouse. Pour conclure : "Les images offrent une vision iconographique originale des sociétés".

In fine, M. Esoavelomandroso affirme sans ambage : "L'intégration du Mahafale à l'ensemble malgache implique sa soumission à un pouvoir lointain et négligent, aussi bien durant la période coloniale que sous les Républiques". La région mahafale, "en marge du développement" est une "région délaissée".



Guy JACOB